

## **Interview, Laurent Grabet, 24 Heures**

### **«JE VEUX CÉDER MES TABLEAUX AU PEUPLE HELVÉTIQUE»**

**PEINTURE** Philippe Visson souhaite se délester de son catalogue contre dons symboliques histoire, entre autres, de « démocratiser l'art ». Le peintre montreusien dit pimenter son initiative d'une dose de narcissisme.

Peintre reconnu et très médiatisé, le montreusien Philippe Visson, 64 ans, veut céder plus de quatre mille de ses toiles à un prix symbolique (environ 200 francs l'unité). Paradoxal personnage! On le croit romand quand il est américain. Certains critiques le qualifient de « malade mental de l'art brut ». Lui ne s'en offusque pas et frappe là où on ne l'attend pas. La « repeinture » de la baignoire de l'impératrice Sissi? C'était lui. Filmer Oskar Freysinger dans sa récente charge musicale contre le rappeur Stress? Idem. Sur son blog, l'homme parle de lui à la troisième personne et fait sa promotion plus que de raison. Souvent par associations d'idées. Comme en interview.

**- Votre initiative n'est pas nouvelle. En 2003, vous écouliez quelques centaines de toiles à prix cassé...**

- Et déjà au profit de la Société vaudoise protectrice des animaux (SVPA). J'aime les animaux. En particulier les chiens. Mes acheteurs seront tenus de prendre soin de leur tableau comme d'un animal. En 2003, je me suis sabordé sur le marché. Peu importe. J'ai eu du plaisir. Ces gens appréciaient mes œuvres. Peu ont essayé d'en tirer de l'argent. Aujourd'hui je vis d'un prêt. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs... Il ne faut pas tout mesurer à l'aune de l'argent. Surtout pas l'art. «Tu vau combien le point?», était la question récurrente dans le Paris artistique de mes débuts et «Invitez des businessmen ils vous parleront de culture. Invitez des artistes, ils vous parleront d'argent », le dicton à la mode. Je ne crois pas que les choses aient beaucoup changé...

**- Pourquoi vouloir aujourd'hui réitérer une expérience finalement peu concluante?**

- On parle cette fois de plus de quatre mille toiles. C'est un projet vieux de quarante ans. Peut-être s'étalera-t-il sur un demi-siècle. Rien ne presse. Donner des œuvres d'art n'est pas si évident. J'ai sollicité les communes de Montreux, d'Aigle et la Confédération via Pascal Couchepin pour servir de relais. Rien n'est concrétisé à ce jour. Objectif? Ne pas être comme beaucoup de peintres un simple « boutiqueur ». L'art est trop souvent un commerce spéculatif réservé à une élite financière. A mon arrivée en Suisse, les galeries ont profité de moi en sous-achetant mes peintures pour au final les revendre dix fois leur prix...

**- Mais vous avez ensuite profité de ce système du commerce de l'art que vous fustigez ...**

- Effectivement. Parfois, je n'ai fait que vendre des produits de luxe, mes tableaux, à des spéculateurs. Tel un parasite. (*Feuilletant un vieux catalogue*) On m'a coté jusqu'à 80'000 francs la toile. J'ai peint au-dessus de mes moyens. A la manière d'un ouvrier de chez Ferrari bien incapable d'acquérir les bolides qu'il fabrique. Mais vendre au prix du marché m'éloigne du public. Je ne le veux pas. Plus...

**- Pourquoi? Par volonté d'être accessible?**

- L'homme de la rue est le plus sensible à ma peinture. Partout, les plus beaux tableaux restent enfermés dans des coffres. C'est absurde! En exposant des artistes commerciaux, les véritables musées ne sont aujourd'hui que des relais du commerce de l'art. Avec mon initiative, c'est un peu le musée qui vient à la maison.

**- Vous aimez faire parler de vous. N'est ce pas là aussi un peu le but de votre démarche?**

- Tout artiste porte de l'égo en lui. C'est notre démon. Une manière de lutter contre cela reste de se laisser sincèrement porter par la force créatrice qui nous habite. Une expérience quasi mystique! Je peins mes tableaux comme les Russes leurs icônes. Evidemment, que j'aimerais rentrer dans le patrimoine. En même temps, si je ne m'étais pas imposé dans le monde de « l'art-fric », je ne pourrais pas céder mes tableaux et y parvenir. Là réside tout le paradoxe. On me considère comme un artiste romand. Je m'envisage comme tel. La Suisse m'a offert un refuge culturel et matériel en 1983. Aujourd'hui, je veux donner mes tableaux au peuple helvétique.

**- Cette initiative ne risque-t-elle pas d'être ressentie comme une provocation?**

- Etymologiquement, provoquer c'est soulever quelque chose. Je répondrai donc par l'affirmative. Le milieu de l'art me déteste, prétend que je ne vaud plus rien (*silence*). Je m'en fiche! Mes tableaux rayonneront chez des gens qui les aiment. Mon plus grand plaisir? Quand quelqu'un est touché par une de mes toiles que je n'aime pas moi-même. ■

**Citation à mettre en exergue:** «L'homme de la rue est le plus sensible à ma peinture. Partout, les plus beaux tableaux restent enfermés dans des coffres. C'est absurde!» PHILIPPE VISSON, PEINTRE

*© Sauf accord de l'auteur et de la direction du CRFJ, ces travaux, réalisés dans le cadre de la formation, ne sont pas destinés à la publication ni à la diffusion.*